

## Pour tout savoir du rapport de Roland Barthes au tricot...

« Roland Barthes : osons être paresseux », Christine Eff, *Le Monde*, 17 septembre 1979

[http://www.lemonde.fr/archives/article/1979/09/17/roland-barthes-osons-etre-paresseux\\_2783595\\_1819218.html#vrc1IOMILKAlcBX.99](http://www.lemonde.fr/archives/article/1979/09/17/roland-barthes-osons-etre-paresseux_2783595_1819218.html#vrc1IOMILKAlcBX.99)

### **LA paresse est un élément de la mythologie scolaire. Comment l'analyseriez-vous ?**

La paresse n'est pas un mythe, c'est une donnée fondamentale et comme naturelle de la situation scolaire. Pourquoi ? Parce que l'école est une structure de contrainte, et que la paresse est un moyen, pour l'élève, de se jouer de cette contrainte. La classe comporte fatalement une force de répression, ne serait-ce que parce qu'on y enseigne des choses dont l'adolescent n'a pas forcément le désir. La paresse peut être une réponse à cette répression, une tactique subjective pour en assumer l'ennui, en manifester la conscience et, d'une certaine façon, ainsi, la dialectiser. Cette réponse n'est pas directe, elle n'est pas une contestation ouverte, car l'élève n'a pas les moyens de répondre de front à des contraintes ; c'est une réponse détournée, qui évite la crise. Autrement dit, la paresse scolaire a une valeur sémantique, elle fait partie du code de la classe, de la langue naturelle de l'élève.

Si l'on regarde l'étymologie, on remarque que, en latin, piger, l'adjectif (puisque paresse vient de *pigritia*), veut dire lent. C'est le visage le plus négatif, le plus triste de la paresse qui est alors de faire les choses, mais mal, à contrecœur, de satisfaire l'institution en lui donnant une réponse, mais une réponse qui traîne.

En grec, au contraire, paresseux se dit *argos*, contraction de *a-ergos*, tout simplement « qui ne travaille pas ». Le grec est beaucoup plus franc que le latin.

Déjà, dans ce petit débat étymologique, se profile la possibilité d'une certaine philosophie de la paresse.

Je n'ai été professeur de lycée qu'un an. Ce n'est pas de là que je tire une idée de paresse scolaire, mais plutôt de ma propre expérience d'élève. Je retrouve spontanément la paresse scolaire, mais à titre de métaphore dans ma vie actuelle, qui n'a en principe rien de celle d'un écolier : souvent, devant des tâches qui m'ennuient considérablement, comme le courrier, les manuscrits à lire, je résiste et je me dis que je n'arrive pas à les faire, exactement comme l'écolier qui ne peut pas faire ses devoirs. Il s'agit, à ces moments-là, d'une expérience douloureuse de la paresse, dans la mesure où c'est une expérience douloureuse de la volonté.

Des « marinades » j'en ai souvent...

### **Quelle place faites-vous - ou devez-vous concéder - à la paresse dans votre vie, dans votre travail ?**

Je serais tenté de dire que je ne fais aucune place à la paresse dans ma vie et c'est là l'erreur. Je sens cela comme un manque, comme un tort. Souvent, je me mets en situation de lutter pour faire les choses. Quand je ne les fais pas, ou du moins tout le temps que je ne les fais pas - car je finis en général par les faire, - il s'agit d'une paresse qui s'impose à moi au lieu que je l'aie choisie et que je m'impose à elle.

Évidemment, cette paresse honteuse ne prend pas la forme du « ne rien faire », qui serait la forme glorieuse de la paresse, la forme philosophique.

À une époque de ma vie, je m'accordais après la sieste, jusque vers 4, 5 heures de l'après-midi, un peu de cette paresse euphorique, qui ne lutte pas. Je prenais, sans me raidir, les ordres de mon corps, qui était à ce moment-là un peu endormi, pas très dispos.

Je n'essayais pas de travailler, je laissais aller.

Mais c'était une vie à la campagne, pendant l'été. Je faisais un peu de peinture, de bricolage comme font beaucoup de Français. Mais à Paris, je suis plus tenaillé par la nécessité de travailler et par la difficulté de travailler. Je me laisse aller à cette forme de paresse subie qu'est la diversion, la répétition des diversions qu'on se crée : se faire un café, prendre un verre d'eau... En toute mauvaise foi d'ailleurs puisque, si une diversion m'arrive de l'extérieur, au lieu de la bien accueillir, je suis très fâché contre celui qui la provoque. Je peux subir avec désagrément des téléphones ou des visites qui, en fait, ne dérangent qu'un travail qui ne se fait pas.

À côté de ces diversions, je connais aussi une autre forme de paresse douloureuse. Je la mettrais sous l'invocation de Flaubert qui l'appelait « la marinade ». Cela veut dire qu'on se jette à un moment sur son lit et qu'on « marine ». On ne fait rien, les pensées tournent en rond, on est un peu déprimé...

Des « marinades », j'en ai souvent, très souvent, mais elles ne durent jamais longtemps, un quart d'heure, vingt minutes... Après, je reprends courage.

Je crois qu'en fait, et je reviens à ce thème du « ne rien faire », je souffre de ne pas avoir la puissance et la liberté de ne rien faire. Il y a des moments, pourtant, où je voudrais vraiment me reposer. Mais, comme disait encore Flaubert : « À quoi voulez-vous que je me repose ? »

Si vous voulez, je suis incapable de mettre de l'oisiveté dans ma vie, encore moins du loisir. À part les amis, je n'y mets que du travail ou de la paresse maussade.

Je n'ai jamais beaucoup aimé le sport, et maintenant, de toute manière, j'en aurais passé l'âge. Alors que voulez-vous que quelqu'un comme moi fasse s'il décide de ne rien faire ?

Lire ? Mais c'est mon travail. Écrire ? Encore plus. C'est pour cela que j'aimais bien la peinture. C'est une activité absolument gratuite, corporelle, esthétique malgré tout et en même temps un vrai repos, une vraie paresse, parce que n'étant rien de plus qu'un amateur je n'y investissais aucune espèce de narcissisme. Cela m'était égal de faire bien ou mal.

Quoi d'autre ? Rousseau, en Suisse, vers la fin de sa vie, faisait de la dentelle.  
On pourrait sans trop d'ironie poser le problème du tricot. Tricoter, c'est le geste même d'une certaine paresse, sauf si l'on est rattrapé par le désir de finir l'ouvrage.  
Mais les conventions interdisent aux hommes de tricoter.  
Cela n'a pas toujours été. Il y a cent cinquante ans, cent ans peut-être, les hommes faisaient couramment de la tapisserie. Maintenant, ce n'est plus possible.  
Le tricot, voilà l'exemple d'une activité manuelle, minimale, gratuite, sans finalité, mais qui représente tout de même une belle paresse, une paresse bien réussie.  
Il faudrait voir aussi ce qu'est la paresse dans la vie moderne. Avez-vous remarqué que l'on parle toujours d'un droit aux loisirs, mais jamais d'un droit à la paresse ? Je me demande d'ailleurs si chez nous, Occidentaux et Modernes, cela existe : « ne rien faire ».  
Même des gens qui ont une tout autre vie que la mienne, plus aliénée, plus dure, plus laborieuse, quand ils sont libres, ils ne font pas « rien ». Ils font toujours quelque chose.

### ***Le sujet amoureux ne serait-il pas celui qui cherche le plus à atteindre cette paresse ?***

La paresse que demande le sujet amoureux, ce n'est pas seulement " ne rien faire ", c'est surtout ne pas décider.

Dans un Fragment, intitulé « Que faire ? », j'ai dit que le sujet amoureux, à certains moments, essaie de s'arranger, dans cette tension perpétuelle que représente pour lui la passion, « un petit coin de paresse ». En effet, le sujet amoureux que je m'efforçais de décrire se pose à tout instant des problèmes de conduite : est-ce que je dois téléphoner ? Est-ce que je dois aller au rendez-vous ? Est-ce que je ne dois pas y aller ? J'avais rappelé que le « que faire ? », c'est-à-dire le tissu des délibérations et des décisions dont est faite peut-être notre vie, est semblable au karma bouddhique, c'est-à-dire à l'enchaînement des causes qui nous oblige sans cesse à agir, à répondre. Le contraire du kârma, c'est le nirvana. On peut donc, quand on souffre beaucoup de karma, postuler, fantasmer une sorte de nirvana. La paresse prend alors une dimension d'anéantissement.

La vraie paresse serait au fond une paresse du « ne pas décider », de l' « être là ». Comme les cancre, qui sont au fond de la classe, qui n'ont pas d'autre attribut que d'être là.

Ils ne participent pas, ils ne sont pas exclus, ils sont là, un point c'est tout, comme des tas.

C'est de cela que l'on a quelquefois envie : être là, ne rien décider. Il existe, je pense, un enseignement du tao sur la paresse, sur le « ne rien faire », dans le sens de « ne rien bouger », ne rien déterminer.

On pourrait retrouver aussi certaines tentations de la morale tolstoïenne. Dans la mesure où l'on pourrait se demander si l'on n'a pas le droit d'être paresseux devant le mal, Tolstoï répondait que oui, c'est encore cela qui est le mieux puisqu'il ne faut pas répondre à un mal par un autre mal.

Inutile de vous dire que cette morale est maintenant tout à fait discréditée. Et si l'on s'avancait plus loin encore, la paresse pourrait apparaître comme une haute solution philosophique du mal. Ne pas répondre. Mais, une fois encore, la société actuelle supporte très mal les attitudes neutres. La paresse lui est donc intolérable, comme si elle était, au fond, le mal principal.

Ce qu'il y a de terrible avec la paresse, c'est qu'elle peut être la chose la plus banale, la plus stéréotypée, la moins pensée du monde, comme elle peut être la mieux pensée.

Elle peut être une facilité, mais aussi une conquête.

### ***Y a-t-il des rites de la paresse ou le dimanche est-il un jour comme les autres ?***

Ce qu'il est temps de dire, c'est qu'il y a tout de même autant de paresse que de métiers, peut-être de classes sociales. Et si le dimanche est la case institutionnelle de la paresse, il est évident que le dimanche d'un professeur n'est pas le même que le dimanche d'un manœuvre, d'un bureaucrate ou d'un médecin.

Mais, en dehors de ce problème sociologique, se pose le problème historique du rôle du jour hebdomadaire, que ce soit le dimanche, le samedi, le vendredi, suivant les religions... c'est-à-dire le problème de la « paresse » ritualisée.

Dans les sociétés très codées, comme dans l'Angleterre victorienne, par exemple, ou dans la judaïcité actuelle, le jour du repos était et est un jour marqué par des rites d'interdiction de faire. Le rite vient au-devant de ce désir du « ne rien faire » ou « faire rien ». Mais il semble malheureusement que, dès que les gens sont obligés de se soumettre à ce rite d'interdiction, ils souffrent du « faire rien ».

La paresse, parce qu'elle vient alors de l'extérieur, parce qu'elle est imposée, devient un supplice. Ce supplice s'appelle l'Ennui.

Schopenhauer a dit : « L'ennui » a sa représentation sociale le « dimanche. »

Pour moi, enfant, le dimanche était plutôt un jour ennuyeux. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais je pense que souvent les enfants le pensent comme tel. Il n'y a pas d'école ce jour-là, et l'école, même si elle est ambiguë pour l'enfant, est un milieu social et affectif... assez distrayant.

Maintenant, comme je ne suis plus enfant, le dimanche est redevenu pour moi un jour faste. Un jour qui suspend cette demande sociale - courrier, téléphone, rendez-vous, - qui est ma fatigue de la semaine. Un jour heureux parce que c'est un jour blanc, un jour silencieux où je peux rester paresseux, c'est-à-dire libre. Car la forme votive de la paresse moderne, c'est finalement la liberté.